



**Une prof de 36 ans
qui peut s'enflammer
comme une gamine.**

baisse les miens, parce que son regard nu, ça me fait devenir seule. »

La mère enfant est apprentie coiffeuse. Elle aime ça, « *coiffer les solitudes* », caresser les textures, admirer les reflets dans les chevelures, surtout celle si blonde de Pierre. C'est une innocente, une inculte, une qui n'a pas eu de chance. Elle déteste ses parents, et le monde avec ; elle est seule, s'ennuie, torsade le temps, vit au jour le jour, sait à peine songer au lendemain. Elle refuse l'apitoiement, par instinct ou dignité – un mot qu'elle ne connaît peut-être pas mais qui lui va bien. Elle a pour seules richesses patience, hypersensibilité et douceur. *Le Tiroir à cheveux* est l'histoire d'une fille qui dit non sans qu'un son ne sorte de sa bouche, qui résiste, à sa façon.

Emmanuelle Pagano, « *sans autorisation* », s'est glissée dans la peau de son ex-voisine – comme pour lui faire un signe, lui dire, même avec du retard, « *tu m'épatais* ». Elle a imaginé une voix, une intonation, des paroles, pour celle qui vivait dans un monde de silences, de non-dits, de bêtises, de re-

JEROME BONNET POUR TELERAMA

→ venue d'ailleurs, d'un monde où l'on ne redoute rien, la simplicité comme la violence, les pauvres mots comme les silences. Pagano excelle dans l'assemblage faussement dérisoire de la narration. Elle y va tout doux. Du bout des doigts, elle lisse et tisse comme s'il s'agissait d'une chevelure délicate les instants de la vie de sa narratrice, une jeune femme de 20 ans, presque encore une enfant. « *Inventer une langue, c'est bien le minimum quand on se targue d'écrire !* » s'écrie la romancière, les yeux d'un bleu intense grands ouverts.

Emmanuelle Pagano, c'est un drôle de numéro, capable, à 36 ans, de s'enflammer comme une gamine. Elle a fait des études d'esthétique du cinéma, a laissé tomber sa thèse, est agrégée d'arts plastiques, enseigne dans un collège, parle de « [s]es petits sixième » avec la tendresse d'une chatte et avoue simplement avoir toujours écrit. « *Petite, à la maison, un logement de fonction de la gendarmerie, je faisais cela en cachette. Dans mon entourage, écrire ou lire était considéré comme une lubie. Je pense vraiment que raconter que l'on écrit est prétentieux, inutile. Je me moque de moi-même, alors que je ne sais pas ne pas écrire !* »

Emmanuelle Pagano, les mots dans le sang, s'interroge encore et toujours sur sa



Dans mon entourage, écrire ou lire était considéré comme une lubie. Raconter que l'on écrit est prétentieux, inutile."

posture d'écrivain, sur sa légitimité : de quel droit écrit-on ? Elle a trouvé une réponse : « *Je pars du réel. Cela m'est impossible autrement.* » Elle qui à plusieurs reprises parle de la honte d'écrire s'est approprié une autre histoire de honte, celle d'une voisine. C'était il y a longtemps. Elles étaient ados, vivaient dans la gendarmerie, ne se parlaient pas beaucoup. L'une (Pagano) lit, écrit comme une clandestine, et admire de loin l'indépendance, l'effronterie de l'autre. L'autre (devenue la narratrice du *Tiroir à cheveux*) fait les quatre cents coups, fugue, sèche le collège, traîne, couche, victime quasi consentante de tournantes. A 15 ans, elle met au monde son premier fils, Pierre, un bébé gâché, un enfant vide. Elle ne dit pas handicapé, mais simplement : « *J'ai honte de son corps, il est tout tordu. J'ai tellement honte que je n'arrive pas à être triste.* » Et aussi : « *De temps en temps je le dévisage, comme ça, parce qu'on ne sait jamais, mais si je croise ses yeux, je*

jets. « *La littérature n'est que du faux témoignage, mais parler des autres, c'est parler de moi* », murmure-t-elle. Un livre a accompagné son labeur d'écriture, *La Religieuse*, de Diderot. « *Je me suis nourrie de ces lignes qui dénoncent l'enfermement et aspirent à l'indépendance.* » Les ghettos l'obsèdent : « *La gendarmerie était un espace vide de mots. La salle des professeurs, la bande de mauvais copains peuvent aussi être des lieux d'isolement. La solitude ne me fait pas peur. J'ai longtemps vécu seule. J'ai fait un choix de vie rude, sur un plateau perdu dans la neige, mais ce n'est pas cela être "seul". Politiquement, je me sens seule.* »

Elle parle de notre monde, qui enterre la curiosité, nie la culture, méprise la pensée. Occulte l'avenir, les enfants... Emmanuelle Pagano ne veut pas se laisser vaincre par la lassitude. Un train l'attend. Elle s'en va, seule, écrire d'autres mots pour ceux qui n'en ont pas. Elle est ravie ● **Martine Laval**